

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50669

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

insbesondere auch deren Rolle als Heimstatt von Exilierten von Interesse wäre. Auch verwundert, daß die Archive der deutschen Besatzungsmacht keine Berücksichtigung finden. Es wäre wünschenswert, wenn der Archivführer diese Bereiche zumindest summarisch abdecken könnte. Die Ziele für den geplanten Archivführer sind hoch gehängt. Im vorliegenden Band wurden die Redemanuskripte und die Wortprotokolle leider nicht bearbeitet; die Literaturangaben enthalten nur die Publikationen der Redner, ohne Bezug zum Beitrag. Eine systematische Gliederung, die sich nicht schematisch an den Typen von Archiven sondern an inhaltlichen Schwerpunkten orientiert, hätte für den Forscher heute schon den provisorischen Zugang zu manch wertvollen methodischen oder archivischen Hinweisen ermöglicht. Auch ein Index hätte bei der Erschließung helfen können. Die differenzierten, oft aber weniger analytischen denn eher ins archivalische Detail abgleitenden Beiträge (bis hin zur Beschreibung einzelner Archivserien und -bände) lassen einen hilfreichen Archivführer erwarten, welcher der Forschung zur Commune neue Impulse geben kann.

Jürgen FINGER, Augsburg

Michelle PERROT, *Les ombres de l'histoire. Crime et châtement au XIX^e siècle*, Paris (Flammarion) 2001, 427 p., ISBN 2-08-067914-7, EUR 25,00.

Perrot, connue aussi pour ses travaux sur la classe ouvrière du XIX^e siècle¹ et comme l'une des grandes animatrices de l'histoire des femmes², rassemble dans cet ouvrage ses articles publiés entre 1971 et 1995, et consacrés à la troisième grande thématique de son œuvre, le monde carcéral, la criminalité et la marginalité. Ces écrits doivent dessiner, »tels les cailloux du Petit Poucet«, une historiographie du crime et de son châtement sous forme d'emprisonnement, histoire si longtemps refoulée.

Cet ouvrage est construit en cinq parties, dont chacune est pourvue d'une brève présentation, et composée de plusieurs articles. La première partie, »Écrire l'histoire des prisons«, souligne notamment toute l'importance de l'œuvre de Michel Foucauld pour cette historiographie, dont Perrot était, et est toujours, l'une des principales animatrices de toute une école (on peut penser, à titre d'exemple, aux travaux de ses disciples Jacques-Guy Petit et Dominique Kalifa). Dans la seconde partie, »Prisons du XIX^e siècle: les théoriciens«, elle expose et analyse le discours de deux des principaux protagonistes du débat pénal en Grande-Bretagne et en France depuis la fin de l'Ancien Régime, alors que la troisième partie, »Prisons du XIX^e siècle: vie carcérale« fait entrer le lecteur dans les conditions de détention dans la France et l'Europe du XIX^e siècle. Les »Crimes« constituent le matériau de la quatrième partie, avant que l'historienne ne se penche, dans une cinquième partie, sur les »Marginaux et délinquants«: le vagabond, le prolétaire, l'enfant criminel, ou encore l'»Apache« dans le Paris de la Belle Époque.

Faire un simple compte-rendu d'un ouvrage d'une si grande richesse me semble être une telle gageure, qu'il me paraît indispensable de me concentrer sur certains points plus que sur d'autres, choix arbitraire qui ne constitue absolument pas un critère ni de leur importance ni de leur intérêt. L'objectif de cet ouvrage, Perrot le définit clairement à la fin de l'introduction: »L'obscur nuit carcérale noie les lieux, masque les visages, engloutit les vies. Écrire l'histoire des prisons, c'est modestement tenter de la dissiper pour les faire exister, les rendre visibles dans une cité qui voudrait les oublier, tout en les construisant«. Dans la partie, »Écrire l'histoire des prisons«, elle évoque d'abord toute l'importance de l'œuvre de Michel Foucauld, et notamment de »Surveiller et punir«, pour cette historiographie. Elle

1 Les ouvriers en grève, France, 1871–1890, 2 vol., Lille, Service de reproduction des thèses de l'université, 1975; La Jeunesse de la grève, France, 1871–1890, Paris 1984.

2 Avec Georges DUBY (dir.), L'Histoire des femmes, 5 vol., Paris 1991–1992.

revient alors à la conjoncture historique de la genèse de cet ouvrage: la rencontre entre l'extrême-gauche avec le monde carcéral au début des années 1970, par le biais des militants incarcérés. Les années 1970–1971 constituent alors le temps des premières luttes des gauchistes pour obtenir le statut de «prisonniers politiques». C'est dans ce mouvement que s'inscrit aussi la création du GIP (Groupe d'informations sur les prisons). Grâce à ce mouvement, les médias découvrent à leur tour la triste réalité du milieu carcéral, intérêt qui se renforce encore suite aux révoltes dans les prisons en hiver 1971/72. Le GIP cherche à restituer cette cruelle réalité à travers la parole des détenus, provoquant ainsi diverses enquêtes sur les conditions de détention, sur le rôle du suicide dans cet univers impitoyable où le droit semble être absent ... Dans le même temps, le prisonnier devient objet historique, et il sort (temporairement) des ombres et de l'oubli octroyés par la société.

La même enquête se trouve aussi à l'origine de «Surveiller et punir» en 1975, car l'observation de la prison actuelle permet à Michel Foucauld de mieux comprendre le passé. Perrot décrit ensuite sa rencontre avec le philosophe, si décisive pour son propre cheminement intellectuel. Elle ne cache pas que la publication de cet ouvrage provoque un certain malaise chez les historiens de l'époque. Ce malaise suscite finalement un riche échange, qui se trouve à son tour à l'origine d'un nouvel ouvrage, «L'impossible prison»³. La recherche historique est lancée dorénavant, entre autres par les travaux de Jacques-Guy Petit, dont l'ouvrage «Histoire des galères, bagnes et prisons, XII^e–XX^e siècle» (1991) peut être considéré comme un des premiers bilans.

Après cette première partie sur l'historiographie et la méthodologie, Perrot se tourne dans la seconde partie de l'ouvrage, «Prisons du XIX^e siècle: les théoriciens», vers Jeremy Bentham et Alexis de Tocqueville. L'Anglais Jeremy Bentham veut inventer, à la fin de l'Ancien Régime, un système carcéral qui fait peur et mal sans anéantir le corps, ce qui soulève la question comment bien doser la crainte et la souffrance. Lors d'un voyage en Russie (1785–1788) il y conçoit le projet du «Panoptique», fondé sur le principe de l'inspection centrale, de la surveillance généralisée et d'un rigoureux aménagement de l'espace pénal. Bentham, opposé à la peine de mort et à toute atteinte au corps se trouve donc à l'origine du modèle panoptique, si bien décrit par Michel Foucauld dans «Surveiller et punir». Ce modèle devient point de référence obligé de la plupart des projets en Grande-Bretagne et en France à partir des années 1820, pour s'imposer finalement. Ce modèle panoptique ne se résume pas aux seules prisons mais concerne aussi les hôpitaux et surtout les usines – peu étonnant dans ce dernier cas vu la hantise du temps perdu, pour des raisons combinées de moralité et de production, chez les créateurs du panoptique – la prison est une usine, l'usine une prison – même organisation, même architecture.

À la fin de la Restauration et au début de la monarchie de Juillet, la France connaît un grand débat autour son système pénal, avec la discussion sur l'abolition de la peine de mort. Alexis de Tocqueville, avec son ami Gustave de Beaumont y sont impliqués. Un voyage d'étude aux États-Unis les convainc des «bienfaits» de l'Amérique pénitentiaire, qui s'exprime dans la publication du «Système pénitentiaire», projet d'une prison rigoureuse et méthodique. Ils prennent aussi position dans le débat autour du système cellulaire. Tocqueville est pour la séparation nocturne des détenus dans leurs cellules solitaires, et pour leur soumission pendant le jour à un silence inviolable, ce qui implique l'interdiction de toute communication des détenus entre eux, selon le modèle de la prison américaine d'Auburn. Or, vu le fait que ce silence est imposé à l'aide du fouet dans cette prison «modèle», Tocqueville se prononce finalement pour l'isolement complet selon le modèle déjà cité de la prison américaine de Cherry Hill. Tocqueville fait ainsi partie de cette génération pour laquelle la prison, repensée et remodelée, érigée en système, doit être la tête et le cœur de la pénalité,

3 Michelle PERROT (dir.), *L'impossible prison. Recherches sur le pénitentiaire au XIX^e siècle*, Paris 1980.

génération d'ailleurs opposée au bagne et aux colonies pénales, et convaincue par l'inefficacité de la peine de mort. La première tâche de la prison est la défense de la société. La réforme morale des condamnés ne vient qu'ensuite. Tocqueville est loin du projet d'une prison vue comme un vaste instrument de régénération sociale, d'une prison pensée comme un modèle d'action, idées chères à Bentham. Tocqueville, l'anti-Bentham donc. Tocqueville veut une prison répressive, dissuasive, rigoureuse, rempart de la sécurité sociale. Par conséquent, il considère «la pitié pour les méchants» comme une «cruauté envers les bons». Son discours sur le système pénal se nourrit de nombreuses représentations de la bourgeoisie: peur de la pourriture, peur de la contagion du mal, peur de la populace, de la foule en général. La cellule solitaire réalise alors ce «désir» à la fois intimiste et hygiénique d'une «chambre à soi». Tocqueville ne propose guère d'interrogations sur les racines économiques et sociales de la délinquance – il n'offre guère d'autre solution que la répression.

Dans la partie «Prisons du XIX^e siècle: vie carcérale», Perrot s'interroge d'abord sur le silence qui englobe l'univers des détenus, et qui s'explique d'abord par l'analphabétisme des détenus, ensuite par leur honte sociale qui refoule ce témoignage, et finalement par leur volonté de faire oublier le passé – l'historien dépend donc de ce qu'on dit d'eux. Il apprend ainsi toute l'horreur que provoquent le silence et la solitude imposés par le système carcéral, générateurs de la folie – la plupart préfère le bagne à l'affreuse réclusion selon le modèle d'Auburn, prêts à aggraver leur peine pour être envoyés dans ces bagnes perçus presque comme un paradis par rapport à la prison. Quant à la révolte dans ce système, il reste encore un mystère ... Le «Compte général de l'administration de la justice criminelle», cette statistique exhaustive de la criminalité en France depuis la Restauration, et véritable miroir aussi de la société, de ces hantises, peurs ..., ce «Compte» dévoile une double obsession des élites: propriétaire et sexuelle. L'ouvrier se trouve ainsi souvent au banc des accusés. Qui serait alors étonné par le fait que la criminalité des femmes est considérée comme plus dangereuse que celles des hommes car plus contagieuse, dans ce siècle si misogyne? Et que c'est elle qui est l'instigatrice du crime commis par l'homme?

Dans la partie «Crimes», Perrot revient à l'affaire Troppmann, d'après le nom de ce jeune Alsacien qui aurait assassiné toute une famille en 1869, et qui sera guillotiné en janvier 1870. Grâce aux reportages sur cette affaire, «Le Petit Journal» devient le premier quotidien de France. Cette affaire marque, d'un côté, l'entrée de la France dans l'ère des médias de masse et de la société de masse. Mais cette affaire, notamment l'exemple d'un procès bâclé, montre aussi la faiblesse d'une justice aux structures datant souvent de l'Ancien Régime, et elle se trouve à l'origine de nombreux projets de réforme, notamment du code de procédure criminelle.

Dans la dernière partie, «Marginaux et délinquants», l'historienne brosse, entre autres, le tableau des fameux «Apaches» de la Belle Époque. Il s'agit de ces bandes des jeunes liées au Paris populaire des quartiers périphériques. Rebelles à la discipline industrielle et à la valeur suprême de la société bourgeoise que constitue le travail, ces Apaches constituent une micro-société avec sa géographie, sa hiérarchie, son langage, son code. Bien habillés, sujets aux plaisirs de la consommation, avec un mépris certain pour la femme, ils ont trois ennemis: le travail, le bourgeois et le flic. Cependant, ils sont loin d'être des révolutionnaires. Or la société réagit avec précipitation à ce défi, et la répression semble constituer (même si le discours répressif ne possède plus le monopole à leur égard), une fois de plus, le moyen idéal de maîtriser ce «fléau»: certains proposent même la flagellation pour ces jeunes – mais ce sera la Grande Guerre qui mettra un terme à ce phénomène qui en rappelle d'autres, tout à fait actuels ...

Cet ouvrage constitue donc le bilan d'une des thématiques principales de cette historienne, mais il constitue aussi une contribution capitale à l'histoire de la criminalité du XIX^e siècle, une sorte de manuel, de même qu'un ouvrage qui ouvre toujours de nombreuses pistes de recherche. Et finalement il constitue aussi une invitation à ne pas laisser

dans l'oubli une population carcérale dont les conditions de détention – plusieurs témoignages viennent de le confirmer récemment – sont toujours indignes d'une société civilisée. Et si le lecteur cherche à tirer une leçon de cette collection d'articles, alors ce serait celle que la répression dans la procédure pénale constitue une facilité du discours qui n'a jamais obtenu dans la pratique le succès escompté par ses partisans.

Robert BECK, Tours

Le milieu intellectuel conservateur en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1890–1960). – Das konservative Intellektuellenmilieu in Deutschland, seine Presse und seine Netzwerke (1890–1960), hg. von Michel GRUNEWALD und Uwe PUSCHNER, Bern, Berlin, Brüssel u. a. (Peter Lang) 2003, 718 S. (Convergences, 27), ISBN 3-906770-16-8, EUR 81,00.

Der vorliegende Band vereint in 27 Beiträgen die wissenschaftlichen Erträge eines deutsch-französischen Kolloquiums, welches vom 4. bis 6. Dezember 2002 unter Leitung von Michel GRUNEWALD und Uwe PUSCHNER in Metz stattfand. Es handelte sich hierbei um den zweiten Teil eines aus vier Tagungen bestehenden ambitionierten Forschungsprogramms des »Centre d'étude des périodiques de langue allemande« in Metz, welches sich die Untersuchung der deutschen Intellektuellenmilieus zwischen 1890 und 1960 auf die Fahne geschrieben hat.

Programmatisch der Prämisse des Soziologen Rainer Lepsius von 1966 folgend, nach der die deutsche Gesellschaft seit etwa 1890 in ein sozialistisches, ein konservatives, ein katholisches und ein protestantisch-liberales Milieu fragmentarisch gespalten gewesen sei, wurde jedem dieser Milieus eigens eine Tagung gewidmet, 2002 sodann dem konservativen Milieu. Neben Lepsius stützt sich GRUNEWALD, besonders für die Weimarer Republik, zur Untersuchung intellektueller Milieus methodisch zudem auf das Konzept der »politischen Teilkulturen« von Detlef Lehnert und Klaus Megerle. Wohl wegen seiner Omnipräsenz und damit einhergehenden Selbstverständlichkeit in Frankreich wird jedoch der in diesem Zusammenhang so zentrale Begriff des Intellektuellen bedauerlicherweise nicht genauer definitorisch gefasst noch methodisch fruchtbar aufbereitet. Es werden auf Seite acht nur einige mögliche zu behandelnde Intellektuellen-Charakteristika und -Topoi stichwortartig aufgelistet, welche aber in den folgenden Beiträgen kaum mehr eine Rolle spielen. Dieses Desiderat mag für die Behandlung historischer französischer Intellektuellenmilieus verschmerzbar sein, jedoch kaum für die deutschen, bedenkt man etwa, daß als unmittelbare Folge des deutsch-französischen Antagonismus der Begriff des Intellektuellen, ganz besonders im konservativen Milieu, rundherum abgelehnt wurde. Grunewald scheint dagegen eher einem aus seiner Sicht pragmatischen Zugriff und sehr weit gefaßtem Begriff folgen zu wollen, demgemäß eben Zeitungen und Zeitschriften als die angestammten Artikulationsorte von geistigen, sprich intellektuellen Milieus zu verstehen seien. Damit läßt sich auch schlüssig erklären, daß in dem gesamten Band politische Periodika als Untersuchungsgegenstände dominieren, wengleich der Band – durchaus plausibel – in die drei Teile »Zeitungen und Zeitschriften«, »Gruppen und Bewegungen« und »Personen« untergliedert ist.

Und so liegt eine Stärke dieses Bandes darin, daß er sich über weite Strecken wie ein »who is who« mehr oder minder konservativer Periodika der Zeit liest, welche meist von Fachleuten kenntnisreich untersucht und dargestellt werden. Nach Einführungs- und Überblicksbeiträgen von Grunewald und Axel SCHILDT zeigt Dagmar BUSSIEK etwa die personellen Verbindungen zwischen der »ultrarechten« antisemitischen preußischen »Kreuzzeitung« und der Hammerstein-Stoecker-Gruppe auf. Jürgen ANGELOW untersucht das Bild der Habsburgermonarchie in den sich elitär gerierenden »Preußischen Jahrbüchern«. Frithjof TRAPP geht in seinem Beitrag über die biedermeierlich-familiär getarnte Monatszeitschrift »Das Zwanzigste Jahrhundert«, in der Antisemitismus mit Antikapitalismus-Rhetorik ein-